

Dictée du lundi 5 mai 2014 :

« Une procession à Quimper » (G Flaubert.1821-1880)

- J'ai trouvé le texte dans la presse locale, il a servi de support à « la dictée des aînés ruraux » cette année, en finale de championnat, pour utiliser une métaphore sportive. La meilleure n'a perdu qu'1/4 de point La concurrence est vive !!!
- Ce texte appartient à un recueil de récits de voyages en Bretagne faits par Gustave Flaubert pour « enquêter », parfois avec son ami Maxime Du Camp, parfois seul. G Flaubert est un écrivain réaliste, ses œuvres sont documentées. Le recueil s'appelle « *Par les champs et par les grèves* » (1847)

TEXTE :

Les cloches ont redoublé leur volée *, on a entendu des chants, on a battu le tambour, on a tiré des coups de fusil et deux files de gamins ont débouché des deux côtés de la rue. (pas de cod)

Les enfants avaient des pantalons boutonnés par-dessous leur veste*, un cierge éteint à la main droite et braillaient comme des ânes. Après eux venaient les petites filles toutes (pronom indéfini = les petites filles → fém pluriel) en robes blanches*, avec des ceintures bleues, et, au milieu d'elles un ecclésiastique quelconque pareillement occupé à aller de rang en rang (d'un rang à un autre rang ; en général sing) pour les faire s'avancer, s'arrêter, repartir, chanter et se taire. Enfin, venaient les chantes et les chanoines ouvrant (part présent → invariable) tous (pronom indéfini = chantes et chanoines → masc pluriel) la bouche, baissant les yeux et marchant au pas, en se prélassant dignement dans leurs belles chasubles* d'église.

Je me souviens d'une surtout qui était de velours violet brodé d'or ; elle brillait là, seule, unique, splendide, effaçant toutes les autres ; l'homme qu'elle recouvrait jouissait à la porter, il s'y délectait, il ne pouvait s'empêcher de sourire tout en chantant, et de se dandiner des épaules pour faire admirer le pan de derrière où était brodé un saint ciboire surmonté d'un soleil. Si le chapitre, en effet, n'en possède pas une seconde, s'il y a soixante gens en droit de la revêtir et qu'on ne fasse que sept ou huit processions par année, voilà peut-être dix ans qu'il l'attend, qu'il l'espère, qu'il languit, qu'il soupire après, car il faut compter les passe-droits, les bassesses triomphantes (adj verbal, variable ; accord avec bassesses) des rivaux, les préférences injustes.

Il a donc vieilli, il a maigri dans l'anxiété de l'avoir. Aujourd'hui enfin, il l'a ; il la porte sur son dos, dans la rue, on le voit dessous, elle dessus. Comme elle lui va bien ! Il la flaire, il la hume, il se gonfle dans sa doublure pour l'emplir partout, il y promène ses yeux, il en contemple les broderies, il se repaît des galons ; elle est lourde, il sue, elle l'écrase, tant mieux ! Il n'en éprouve que plus de joie ; il ne la sent que davantage sur ses épaules ; et il les remue exprès pour se convaincre qu'elle est là, qu'elle tient d'aplomb, qu'il ne l'a pas perdue. (cod avant → accord avec l' = chasuble)

CORRECTION :

- : **leur veste / leurs vestes** et autres points signalés par une * au cours du texte : la règle de l'accord de l'adj possessif « leur », pluriel de sa, son .
« Leurs » est pluriel des « ses ».
La règle veut qu'on mette le propriétaire au singulier :
 - Si « leur/leurs » donne « sa », « son » → **leur**
 - Si on a « ses » → **leurs**
 - **MAIS** cette règle doit s'assouplir et se moduler en fonction du sens
 - **EX :** Ils sont montés dans **leur voiture** = **une voiture pour tous**
 - **leurs voitures : plusieurs personnes → plusieurs voitures.**
- **Les passe-droits :**

C'est une des difficultés de la langue française.
« passe » ne s'accorde jamais, c'est un verbe à l'intérieur du nom composé → invariable.
« droits » : on outre*pas*se **les** droits → droits

⇒ **Des passe-droits.**

Le texte complet de G FLAUBERT :

« *Par les champs et par les grèves* »

Voyage en Bretagne (1847)



Une procession à Quimper

Le lendemain, à midi, les rues de Quimper se tendirent de draps de calicot, les cloches sonnèrent, on sema sur le pavé des roses et des juliennes, et dans les carrefours se dressèrent des espèces d'estrades décorées de colonnes de verdure où s'enroulaient des guirlandes de fleurs en papier peint. C'était le dimanche de je ne sais quelle fête. Sur le devant des portes on voyait les servantes dans leur toilette de campagne, avec des broderies de couleur sur les manches de leur casaquin et la tête prise entre leurs grands bonnets à barbes relevées et leur collerette raide qui fait l'effet par derrière d'une fraise à gros tuyaux ; leur jupe brune est plissée à petits plis serrés, droits comme ceux des *gragow-brass*, et leurs souliers découverts portent sur le cou de pied de larges boucles d'argent. Aux fenêtres, la haute société, comme aux premières loges, attendait le spectacle du cortège.

Les cloches ont redoublé leur volée, on a entendu des chants, on a battu le tambour, on a tiré des coups de fusil et deux files de gamins ont débouché des deux côtés de la rue. Au milieu circulait un prêtre en surplis qui commandait la manoeuvre à l'aide d'un livre en bois qu'il fermait par un coup sec qui résonnait comme celui d'un battoir. Les enfants avaient des pantalons boutonnés par-dessus leur veste, un cierge éteint à la main droite et braillaient comme des ânes. Après eux venaient les petites filles toutes en robes blanches, avec des ceintures bleues, et au milieu d'elles un ecclésiastique quelconque pareillement occupé à aller de rang en rang pour les faire s'avancer, s'arrêter, repartir, chanter et se taire. Enfin venaient les chantes et les chanoines ouvrant tous la bouche, baissant les yeux et marchant au pas, en se prélassant dignement dans leurs belles chasubles d'église.

Je me souviens d'une surtout qui était de velours violet brodé d'or ; elle brillait là, seule, unique, splendide, effaçant toutes les autres ; l'homme qu'elle recouvrait jouissait à la porter, il s'y délectait, il ne pouvait s'empêcher de sourire tout en chantant, et de se dandiner des épaules pour faire admirer le pan de derrière où était brodé un saint ciboire surmonté d'un soleil. Si le chapitre, en effet, n'en possède pas une seconde, s'il y a soixante gens en droit de la revêtir et qu'on ne fasse que sept ou huit processions par année, voilà peut-être dix ans qu'il l'attend, qu'il l'espère, qu'il languit, qu'il soupire après, car il faut compter les passe-droits, les bassesses triomphantes des rivaux, les préférences injustes. Il a donc vieilli, il a maigri dans l'anxiété de l'avoir. Aujourd'hui enfin il l'a ; il la porte sur son dos, dans la rue, on le voit dessous, elle dessus. Comme elle lui va bien ! Il la flaire, il la hume, il se gonfle dans sa doublure pour l'emplir partout, il y promène ses yeux, il en contemple les broderies, il se repaît des galons ; elle est

lourde, il sue, elle l'écrase, tant mieux ! il n'en éprouve que plus de joie ; il ne la sent que davantage sur ses épaules ; et il les remue exprès pour se convaincre qu'elle est là, qu'elle tient d'aplomb, qu'il ne l'a pas perdue. Ah ! que ne peut-elle se coller sur lui pour qu'on ne puisse la lui reprendre, car tantôt il va falloir la rendre et quand la remettra-t-il ? jamais peut-être, mon Dieu ; deux jours pareils ne reviennent pas dans la vie. Comme il l'aime ! comme il l'adore, cette chasuble dont la beauté lui remplit l'âme, et avec elle aussi cette bonne religion catholique sans laquelle la chasuble n'existerait pas et en l'honneur de laquelle elle a été faite ! Aussi comme il chante ! avec quel cœur ! avec quelle foi ! avec quel orgueil ! Il convient qu'un homme ainsi revêtu ait une voix démesurée, or la sienne dominait tout, elle tonnait avec une plénitude sacerdotale, c'était un beuglement continu couvrant les cris des enfants, le piétinement de la foule et le bourdonnement du serpent dont le souffleur hors d'haleine était pourtant bleu de fatigue.

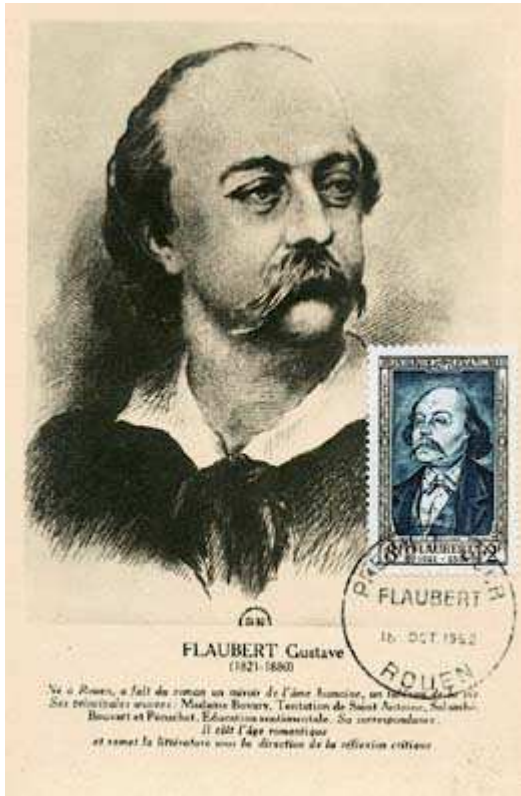
Près de Brest

Le sentier que l'on suit devient plus étroit. Tout à coup, la lande disparaît et l'on est sur la crête d'un promontoire qui domine la mer. Se répandant du côté de Brest, elle semble ne pas finir, tandis que, de l'autre, elle avance ses sinuosités dans la terre qu'elle découpe, entre des coteaux escarpés, couverts de bois taillis. Chaque golfe est resserré entre deux montagnes ; chaque montagne a deux golfes à ses flancs, et rien n'est beau comme ces grandes pentes vertes dressées presque d'aplomb sur l'étendue bleue de la mer. Les collines se bombent à leur faite, épatent leur base, se creusent à l'horizon dans un évasement élargi qui regagne les plateaux, et, avec la courbe gracieuse d'un plein cintre mauresque, se relie l'une à l'autre, continuant ainsi, en le répétant sur chacune, la couleur de leur verdure et le mouvement de leurs terrains. A leurs pieds, les flots, poussés par le vent du large, pressaient leurs plis. Le soleil, frappant dessus, en faisait briller l'écume sous ses feux, les vagues miroitaient en étoiles d'argent et tout le reste était une immense surface unie dont on ne se rassasiait pas de contempler l'azur.

Sur les vallons on voyait passer les rayons du soleil. Un d'eux, abandonné déjà par lui, estompait plus vaguement la masse de ses bois et, sur un autre, une barre d'ombre large et noire s'avavançait.

L'AUTEUR

Gustave Flaubert est né le **12 décembre 1821** à **Rouen**. Dès l'enfance, il connut la monotonie la vie en province. Ses parents lui préféraient son frère aîné, brillant élève. Il s'en souviendra



lorsqu'il écrira le roman *Madame Bovary* en 1857 et *Le dictionnaire des idées reçues* en 1911. Pour tromper son ennui, il s'adonna très tôt à la littérature. Dès le lycée, il composa des textes à dominante sombre et mélancolique pour la plupart. Il commença des études de droit à Paris mais du arrêter pour cause d'une maladie nerveuse vers 1844. Il devait en souffrir jusqu'à la fin de son existence.

Flaubert était connu comme étant quelqu'un de grande culture, ayant une incroyable capacité de travail et des exigences esthétiques rigoureuses. Il ne quittait Croisset et sa table d'écrivain que pour quelques voyages en Orient, en Algérie, en Tunisie et à Paris où il fréquentait les milieux littéraires.

Dans toute sa carrière, il connut les échecs de librairie avec *L'Education Sentimentale*, *Le Candidat* ou *La Tentation de Saint Antoine*. Cependant, il eut avec *Madame Bovary* et *Sammbôal* un succès de scandale. Flaubert

mourut à Croisset le 8 mai 1880.

De son vivant, on définit Flaubert comme étant le **chef de l'école réaliste** car il s'était donné pour objet d'étude la réalité sociale et historique. Deux veines d'inspiration se situent dans ses romans : l'une hantée par la tentation romantique et lyrique, l'autre tendue dans un perpétuel effort vers le réalisme le plus absolu.

A la partie réaliste, se rattachent des romans tels que *Madame Bovary*, jeune fille qui, après le mariage, s'ennuiera de tout. Elle aura plusieurs amants et même une petite fille mais, rien ne change à son terrible ennui. Emma se suicidera avec de l'arsenic, Les œuvres de jeunesse de Flaubert annoncent sa maturité par les thématiques. C'est le cas de ses *Mémoires d'un fou* de 1838 qui se présentent comme le récit autobiographique de sa passion pour une femme mariée. Ce récit annonce déjà la problématique de *L'Education Sentimentale*.

En 1880, il commence le chapitre X de Bouvard et Pécuchet. Il se sent épuisé, dégoûté de tout, harcelé par les nouvelles traites à payer. **Il meurt subitement** au milieu de ses traites à payer... **Il est enterré le 11 Mai**, en présence de Zola, Goncourt, Daudet, Banville, Maupassant...

Flaubert est inhumé au Cimetière monumental de Rouen, comme son ami Bouilhet.

